

ART ET THERAPIE

La création comme processus de transformation



L'écriture d'un personnage, un parcours de création

Nicole Charpail

Ce texte est un montage à partir du Journal de Nicole Charpail, comédienne, plasticienne, metteur en scène, et des textes de *Miss Griff-Conférence*, pièce de théâtre qu'elle a mise en scène, dans laquelle le personnage de Miss Griff oscille entre une conférence, un dérapage personnel dans l'angoisse de la dérégulation et un accompagnement de son ami psychotique caché au fond de la scène.

On assiste dans ces fragments d'écriture au travail de création d'un personnage par son auteur. Situation privilégiée certes mais où le lecteur risque de se perdre dans l'interstice ténu de ce va-et-vient entre la personne (l'auteur) et le personnage (Miss Griff).

Le journal "intime" est un exercice toujours ambigu car il tient du discours spontané et de la littérature, et son lecteur n'est autre que son auteur dans un temps ultérieur comme s'il s'adressait à lui-même une missive ; le tout se complexifie chez Nicole Charpail lorsqu'elle a décidé de théâtraliser en un personnage ce qui émanait d'elle et qu'elle avait l'intention de jouer elle-même...

Le personnage phagocyte ainsi l'auteur et, à travers les différents statuts et transformations du texte, devient son double presque extériorisé aboutissant à une sorte "d'héautoscopie" (terme utilisé en psychiatrie pour désigner l'hallucination de soi vue de l'extérieur, à cela près que c'est Nicole Charpail (comme une personne) qui examine (comme spectatrice d'elle-même) Miss Griff jouée par la comédienne Nicole Charpail.

Comment un auteur nourrit-il de lui-même son personnage ? Comment un personnage nourrit-il son auteur ? Comment peut-il développer ses multiples possibles ? Le lecteur doit démêler les fils de cette écriture. Au théâtre où Miss Griff réapparaît régulièrement, le spectateur doit s'arrimer pour ne pas se perdre dans les différents niveaux de réalité à moins qu'il ne s'y laisse dériver vertigineusement car il est lui aussi touché par ces problématiques humaines voire métaphysiques, il devient un élément surajouté du paradigme Miss Griff qui continue de croître ainsi.

Cette publication dans "Art et Thérapie", par ailleurs titre d'une conférence de Miss Griff, n'est qu'un plan de plus dans cette mise en abîme...

NDLR

Journal 1996

Il s'agit d'écrire pour se sauver.

Il s'agit juste de parvenir à se déprendre. Se dégager du filet du vivant. Regarder - si je n'y parviens pas - il est probable que je m'enlise - et pour longtemps - là d'où aucun artiste n'a pu revenir.

Miss Griff - Conférence

Mon âme est menacée de me quitter, bon Dieu, où donc irait-elle se loger ?

Journal 1996

Il y eut un temps pourtant, où miraculeusement, j'ai pu échapper à l'autre danger : celui de n'être pas vivante, d'être désincarnée. Ce métier et sa contrainte de représentation de son vivant m'ont obligée à m'acharner. Me voici maintenant sur le versant opposé, menacée, à force d'incarnation difficile et de figuration forcenée, de retomber dans le charnier. Puisqu'au fond, on ne me demande pas d'être mais de m'exposer.

Il n'y a aucune issue là-dedans. L'inscription dans le social est un leurre. Il n'y en avait pas non plus à rester dehors. Il fallait rester entre les deux. Mais c'est précisément à cette frontière que le terrain est miné.

Journal Berlinois - 1980

J'entends bien. Ce qui me parvient ici est parfaitement apaisant... Mais en ce lieu seulement. Un havre, comme on dit. Mais je sais qu'ailleurs, criard et tempêtant, avoisine la proche frontière. Comment faire pour qu'ici me serve là-bas, et pas seulement comme souvenir ? Posséder en moi ce qui est ici ? Posséder en moi conviction, indifférence, fantaisie ? Assez pour qu'elles suffisent à un long séjour au sein de leur monotone et laborieuse activité. Contraste et plénitude tout à la fois, et surtout : lyrisme. Ce vent léger, seul, m'apporte l'allégresse. Mais encore faudrait-il en avoir de réserve et comment puis-je produire ce vent ?

J'ai le souffle court et seule l'inquiétude me fait bouger (repris dans Miss Griff - Conférence).

Journal 1996

La bouffée d'inspiration que j'ai pu prendre à l'époque dans ce no man's land n'a pas suffi. Dedans m'a aspiré. De souffle je n'en ai plus, de pensée non plus, de coeur encore moins. Il me reste juste la souffrance qui - enfin - se marque sur mon corps, au point que j'entends - enfin - qu'elle me parle. La souffrance, dernière trace du regret de cette âme perdue, qui tend la main du dehors pour essayer d'atteindre le fauve pris dedans.

Peut-être ne s'agit-il que de vieillesse montante, après tout. Voyons voir : il paraît simple à l'entendement de dire : il suffit de se rapprocher de l'autre côté. Surtout pour moi, spécialiste depuis des lustres de la question des frontières et spécialisée dans l'éloignement, on peut s'étonner vraiment que je me sois fait prendre à ce point dans ce borbier du dedans.

Journal Berlinois - 1980

Plus libre qu'eux, en référence aux lois de mon pays, mais parmi eux prisonnière - et en sursis toujours - en dette et dans la crainte, par quel chemin j'en suis arrivée là ? Mon seul salut est la fuite franche, ouverte, mais je ne sais m'y résoudre. De facultés je n'en ai, certes, que pour vivre en mon pays mais j'ai l'ambition de vivre dans le leur ! Pourquoi mon ambition n'est-elle pas à la mesure de mes facultés ? Mon seul salut est la fuite, franche. Mais j'hésite à y avoir recours car il pourrait bien y avoir là un manque d'obstination, un manque d'exigence. Peur de la faute donc... Car si je ne vis pas ici, qui sera témoin de mon existence ? Et combien de temps vais-je encore rester dans cet état ? J'ai aussi trop bien appris leurs règles pour oser prendre des risques. Il eut mieux valu affirmer plus tôt cette étrangeté, ce qui est difficile à faire à présent sans qu'on m'en punisse. Le pire serait qu'on me ménage.

Et pourquoi suis-je toujours à cette frontière, et jamais comme les autres, franchement d'un côté ou franchement de l'autre ?

(Repris dans Miss Griff - Conférence)

Journal 1996

N'importe qui d'autre que moi-même désespérerait de mon cas. Mais même empêtrée aussi lamentablement dans mes contradictions évidentes, ajoutées à celles de mon métier (si tant est qu'on puisse appeler "métier" cette forme de prostitution de l'esprit), j'ai bien saisi qu'aucun artiste ne sort indemne de ce bordel et que la seule chose qu'on puisse encore souhaiter est que "l'oeuvre" survive. Malgré tout.

Il s'agit donc bien de sauver mon âme et non ma peau. C'est pourquoi il est difficile de visionner clairement quoi faire, puisqu'aussi clairement, c'est bien cette même peau qui m'a donné le signe de la maladie de l'âme, sans quoi je n'aurais prêté gare - j'entends - avant les troubles physiques et psychosomatiques.

Ma folie est de travailler en force.

Alors quoi ? Je ne suis pas de ceux dont on s'occupe, épris de leur manifeste inaptitude à l'existence, et encore moins dont on s'éprend. Ni ma faiblesse latente ni ma folie furieuse ne me feront atteindre mes semblables. Je ne crois même pas pouvoir un jour, avec ou sans elles, être aimée pour ce que je suis. Je n'ai plus qu'à faire avaler ce que je fais, en les dissolvant toutes les deux.

Miss Griff - Conférence

J'aurais voulu pour moi que la fatalité n'ordonnât pas seulement de me battre et de lutter tous les jours, mais porte aussi aux yeux du monde la vanité et cependant la tempérance de ce combat. Ici est mon extraversion ; voici ce que j'ai à donner en spectacle. Je sens se fouailler autour de moi les forces de la destinée. Je constate de visu les mouvements de ma volonté et ceux des astres qui s'affrontent, comme on regarde l'apparemment lent tournoiement des nuages dans un ciel noir. Ce qu'il en résultera ne sera pas le fruit de la victoire des uns ou des autres, mais le résultat de tous ces déplacements contraires, de plus en plus exaltés, jusqu'à ce que crèvent les nuages en question dans un fracas épouvantable, tandis que mon corps, au bord de la nuit, paraîtra, aux yeux des autres, s'éteindre progressivement, et tranquillement, sans doute.

Journal

Ce que je dis pour moi est valable pour tout le monde.

Avant, après, ne sont rien.

Il semble parfois, à regarder les figures passées, qu'elles sont des aboutissements de figures actuelles; et des figures présentes pourraient souvent préfigurer des formes qui ont déjà existé.

Il semble, à les regarder de près, qu'avant et après ne changent rien. On dirait plutôt que l'évolution se fait au fur et à mesure que le champ du regard embrasse toujours plus loin avant et après, au point que se découvre à nous un cercle où l'on voit se promener le présent et recommencer, inlassablement, sa révolution.

Alors la question ne serait plus tant de progresser en avant mais d'aller de plus en plus vite à ne pas lâcher le présent pour dérapier dans les virages.

Ce qui conduirait à une sorte de spirale.

Ce que je veux est si loin, qu'il est revenu derrière moi.

(repris dans Miss Griff - Conférence)

Journal 1985

Et si rien ne peut plus nous rapprocher, je l'aimerais dans ce no man's land jusqu'à la fin du temps ! (repris dans Miss Griff-Conférence)

C'est à mon adolescence pénible, solitaire et muette que je dois le goût d'écrire.

C'est à Berlin, "la grande schizo", visitée plusieurs fois entre 14 et 18 ans, que je dois la découverte stupéfiante d'une possible communion entre mon psychisme décalé et la réalité du monde.

C'est à mon ami A. rencontré bien plus tard et accompagné dans le difficile contexte de la "maladie mentale", que je dois d'avoir touché le fond de ce qui constitue la déchirure d'un être.

L'art dramatique, comme l'amour, a fait le pari insensé - et d'ailleurs sans cesse à recommencer - que la rencontre entre deux regards humains pouvait être d'un ordre sublimatoire.

Ce mur, cet amant et cet art m'ont, chacun à leur tour, permis de rêver au jour où je rencontrerai mes semblables.

C'est ainsi que MISS GRIFF est née, au demeurant, en traversant la tête au moment où j'ai commencé à tenter d'enseigner le théâtre dans les milieux "spécialisés".

Missgriff : en allemand, erreur, gaffe, faux pas. Miss Griff arrive de Berlin sur la scène, traumatisée par son voyage et dépêchée par un certain docteur pour exécuter une conférence "sur l'art et la thérapie". Ce qu'elle fera, mais à bout portant.

Car maintenant ils sont trois : Elle, sur la scène, Lui (pas le docteur, mais son amant) caché en coulisses, et Eux (les spectateurs) venus pour assister au spectacle : CONFERENCE.

Coincée entre celui-ci qui l'aime mais la menace, et ceux-là qui la regardent, Miss Griff va faire du dispositif théâtral la métaphore de la conscience humaine, soit d'une psyché en mal de regards, piégée entre sa partie visible et sa partie cachée. C'est de l'homme aimé qu'elle finira par parler, c'est sa propre vérité qu'elle finira par chercher, à vue, et cela grâce à la présence silencieuse de spectateurs inconnus.

Certains, bien malins, diront que j'ai fait là ma propre thérapie par Miss Griff interposée, ce qui n'est pas faux, surtout

si on s'en réfère à la notion de transformation de la personne (3 heures de maquillage). Mais il faut savoir que si j'ai inventé un jour Miss Griff, aujourd'hui c'est elle qui me serre et me talonne jusqu'à l'endroit où je lui cède la parole. En effet, Miss Griff a surtout pour fonction de me pousser dans mes retranchements. Au reste, si "thérapie" il y a, celle-ci a commencé alors beaucoup plus tôt : dans le journal que j'ai sous les yeux, par exemple, où je n'ai que ses paroles à LUI, un certain nombre de ses gestes, quelques-uns de ses actes - et passages à l'acte - regardés, entendus, partagés aussi par moi qui l'ai accompagné le plus longtemps qu'il m'a été possible - jusqu'à ma limite du supportable - qui avait déjà dépassé celle du raisonnable. Ecrire ces choses m'est devenu nécessaire à un moment où je sentais que tout ceci précisément était en train de me dépasser. Coucher des bouts d'événements à la hâte me permettrait peut-être d'en faire une lecture et une mémorisation dont je rapporterais délibérément l'analyse à plus tard. L'écriture permettait d'affronter le danger ; dans ce contexte explosif, elle offrait une sorte de possibilité de dédoublement dans l'urgence, par lequel je pouvais à la fois préserver un minimum de lucidité bien qu'elle éliminât de mes vues toute véritable ambition à me défendre. Car l'urgence n'était pas seulement de sortir en vie de ce filet mais d'en sortir sans avoir aveuglé ma conscience. L'écriture m'épargnait ainsi des réflexes d'autodéfense qui m'auraient, certes, protégée mais m'auraient, du même coup, privé d'approcher un jour l'essentiel (ou le sens) de ces événements.

Journal 1985

Ce matin tu n'as eu que des propos stupides enfilés à la cadence des mouvements d'un ouvrier sur une chaîne, en sortant pour aller au métro, tu claques la porte et arraches la poignée que tu mets dans ta poche. Dans la rue on se dispute encore, tu me pousses et me fais tomber dans la neige. Un enfant est resté un temps debout, immobile, à nous regarder.

Au métro tu me dis : "je ne t'ai pas trop déçue quand même ?"

Ta violence ne me terrorise plus, j'ai plutôt l'impression qu'elle m'éteint, en ta présence je reporte mes sentiments à plus tard. J'essaie de ne rien sentir mais d'ENREGISTRER.

Etre atteint sans être foutu, tel est l'objectif ! (Miss Griff - Conférence)

Mais quand Miss Griff s'est emparée de ce journal, elle m'a emmenée plus loin en arrière : c'est ainsi qu'elle a voulu me charger d'écrits datant d'avant cette affaire, notamment de ceux relatifs à BERLIN.

Miss Griff, réceptacle effectivement agité d'une cascade dont on va remonter, une heure et quart durant, le cours. La question devint ensuite du comment mettre en écriture théâtrale ce bouillonnement.

Il ne s'agissait pas d'incarner la folie mais de permettre de l'entendre.

Miss griff-Conférence

Parce que TOI, tu n'es pas toi-même quand tu fais tout cela, mais moi, quand je te réponds, quand je pénètre cet enfer c'est avec ma conscience, et plus tard, c'est avec ma mémoire que je peux constater ce que j'étais, jusqu'où je vais. C'est moi, dans le fond, qui ai acquis de la lucidité à tes côtés. Et toi, qu'as-tu appris avec moi ?

Miss Griff - Conférence

Dans son discours, beaucoup de mes propres vaseux raisonnements, mais au travers de son débit à LUI, de sa précipitation, l'inventaire jamais bouclé de mes maladresses, de mes manies, ou de ma propre angoisse de vivre, mais avec le brio avec lequel il gère la sienne, la poétique avec laquelle il pose chaque geste fugitif, chaque idée prémonitoire, chaque acte fanatique, passant du coq à l'âne, c'est-à-dire liant le tout au tout comme c'est dans la réalité et comme subitement, dans l'esprit, ça se noue.

Miss Griff - Conférence

Le premier jour - c'était un soir - on s'est aimés et disputés.

C'était comme une prémonition. Une répétition de tout ce qui se passerait plus tard. Une répétition, mais avant. Comme au théâtre.

La question c'est : Comment aller de l'avant dans un espace et un temps dont il paraît qu'ils sont courbes, comme a dit... euh... l'autre ?

IL a dit : "Je cherche à te dégoûter de moi.

Veux-tu que je me tue ?

Adieu, sans doute."

En partant, il dit ça :

"Ce que tu as pu être dure avec moi !

Ce furent les plus beaux moments de ma vie."

Enfin tout et son contraire.

"Ce que tu as pu me faire souffrir."

... ..

"Non ! toi tu n'as rien souffert du tout !

Toi t'es une comtesse."

Il me dit...

Non, je l'ai déjà dit. J'essaie de vous dire que grimaces, grailons, boursoufflures, égarement des pupilles, agitation, paranoïa, poches, esquintements, maniaqueries et tutti-quantì n'arrivent pas à faire barrage au jaillissement de l'âme aussi brutalement imprévisible dans le moment qu'au fond de la mémoire épouvantablement tenace ! Une âme chiendent !..

Après qu'on s'est disputés, dans la semaine il est venu déposer du muguet sur mon paillason...

Il a dit :

"Même dans le noir nous nous reconnaitrons. Notre signe sera les fleurs. Même dans la nuit, même quand on sera mort, je te reconnaitrai. Avec ces fleurs."

Si je le serre dans mes bras, c'est par MES yeux que jaillissent SES larmes.

Pour ça je l'ai tant aimé. Parce que j'en voyais le fond

- jusqu'à sentir ce qu'il sentait, jusqu'à rentrer malgré moi dans son monde à lui ! Jusqu'à ce que la raison ne fasse plus le poids aux côtés de ce sentiment-là. Non ! Ce n'est pas qu'on perd ses repères, c'est que les repères ne valent plus rien !

Et pourquoi suis-je toujours à cette frontière et jamais, comme les autres, franchement d'un côté ni franchement de l'autre ?

"Ceci dit la vie est quand même belle", il me dit : "Enfin relativement". Je suis devenue le personnage de ma vie. Non, ça c'est moi qui dis ça. C'est pas lui. Si lui pouvait dire ça !.. J'ai remarqué une dissymétrie dans son visage, de plus en plus accentuée, avec d'un côté, un oeil profondément éteint et de l'autre, un sourcil exagérément relevé, sur le qui-vive. "Ceci dit, la vie est quand même belle", qu'il me dit, tout fossilisé qu'il paraît sous une couche de caca séculaire. "Ceci dit la vie est quand même belle, enfin relativement". Et si les personnages venaient à la vie comme les personnes, à un instant donné, faits de plusieurs consciences assemblées et projetées sous les regards ?..

Journal 1985

Rencontre en allant chez toi - tu parles avec une femme près de ton immeuble de façon volubile - on rentre. Sorte de gaieté bizarre, excessive, que je connais et qui présage mal - tu embrayes tout de suite - discours sur les enfants, les hommes et les femmes, les putes, la came et la psychiatrie, en alternance avec le conflit arabe. Je ne peux rien dire - coup de revolver au plafond - vague dispute - dehors - nuit - coups de revolver près du centre commercial.

Miss Griff - Conférence

Je ne sais toujours pas si son revolver est chargé de vraies balles. Ce qui est sûr c'est qu'elles font un vrai bruit. L'autre nuit, il a tiré en l'air sur la place du marché !

Passes encore, vous me direz. Mais il a aussi pissé au milieu de la rue, comme ça sans s'en faire, sans poteau, ni arbre, ni mur.

Là, j'ai quand même été choquée.

Heureusement, il n'y a pas eu d'ennui. Grâce à l'indifférence générale...

A moins que ce ne soit à cause des coups que mon coeur a battus comme un tambour.

Je le note, pour mémoire, parce qu'après il va encore me dire que ça n'est pas vrai et qu'il ne comprend pas que j'aie peur.

Journal

Il y a un certain niveau - de profondeur - un certain endroit touché dans la descente, un bas-fond du vivant véritablement visité très bas où, qu'on le veuille ou non, on est certain de toucher à quelque chose de juste, j'entends à quelque vérité indiscutable. Un point souterrain où l'on est amené à voir exactement ce qu'il en est de l'exact ETAT d'être humain.

Pourvu bien sûr, et c'est la condition sine qua non, qu'on soit descendu là, qu'on ait pu même y rester un peu, malgré l'étouffement et l'odeur de moisissure, main dans la main, avec un double qui nous regarde et prend note. Toujours sachant cet autre à nos côtés, les yeux grand ouverts dans le noir.

C'est une grâce que de l'avoir là, c'est une grâce que tout le monde n'a pas.

Il faut à ce partenaire une absence totale d'affection pour nous-mêmes, sans quoi il ne saurait voir juste à travers ce cauchemar et serait berné comme nous, en même temps qu'il lui faut un attachement à notre condition, indissoluble. En plus d'une patience infinie, il lui faut une bienveillante discrétion vis à vis de notre plus pur état de misère, laquelle consiste à ne jamais faire remarquer deux fois de suite la même odeur nauséabonde ni à s'affoler outre mesure d'aucune de nos plaies sanglantes. Son savoir-vivre ne peut évidemment nous reprocher aucun des faux pas qui, chaque fois constaté, est inscrit scrupuleusement dans son carnet et son habituel silence ne s'interrompt que pour nous indiquer ce qu'il en est du niveau de sinistre constaté, conditions et probabilités de redressement, tout cela dans un mélange de parfaite indifférence et de plus tendre sollicitude. Car la particularité de ce double est qu'il ne craint en aucune manière de mourir avec nous.

Ainsi me regarde-t-elle depuis le début, ma froide compagne, aussi indifféremment attachée à moi, dans les hauts que dans les bas. C'est une grâce que de l'avoir là et n'ayant pas d'occasion pour m'inquiéter d'elle, je n'ai plus à me soucier que de moi. Nous sommes donc trois : moi et moi, et elle qui me regarde sans sourciller me déchirer avec moi-même.

Son impassibilité devant notre avenir et sa complicité avec la mort m'ont probablement sauvé la vie.

Mais d'où me vient cet amour ?

Le soin auprès des malades mentaux devrait être de cet ordre. C'est le troisième regard qui manque. Car moi et moi, dans leur combat comme dans leur réconciliation, ne suffisent pas pour voir clair.

C'est ce troisième regard que Miss Griff doit tenter de faire jouer au spectateur.

Miss Griff - Conférence

"Je sais que je parle tout seul, c'est déjà quelque chose", il me dit. Il s'allonge par terre sur une couverture, il parle encore. Plus tard, l'un près de l'autre dans le lit, il parle encore. Très tard, il me glisse un "merci" très vite entre deux phrases et il s'endort. Il me laisse bien dormir au début, seulement la nuit il tremble et puis il y a de nouveau ce bruit de grincement des mâchoires.

Alors j'ai encore fait le rêve, la nuit, couchée près de lui, où il m'étouffe en m'écrasant de son poids. Non, je ne l'accuse pas ! Mais je me sens mourir et étouffer vraiment ! A chaque fois, je me débats et cela me réveille mais toujours je l'ai vu, errant dans la chambre, à parler comme depuis la veille, il a parlé cette fois pendant sept heures d'affilée, sans un arrêt, sept heures je le sais, puisque je me suis mise dans le lit à une heure et que les quelques fois où le sommeil a réussi à m'abattre, j'ai fait le rêve, trois, quatre fois et cela jusqu'à huit heures, où il parlait toujours - mais en graillonnant - ensuite j'ai ressombé et j'ai ressurgi à neuf heures moins le quart... à cause du silence.

"Je sais que je parle tout seul, c'est déjà quelque chose", il me dit. Il s'allonge par terre sur une couverture, il parle encore. Plus tard, l'un près de l'autre dans le lit, il parle encore. Très tard il me glisse un

"merci" très vite entre deux phrases et il s'endort. Il me laisse bien dormir au début, seulement la nuit il tremble et puis il y a de nouveau ce bruit de grincement de mâchoires. Alors j'ai encore fait le rêve, la nuit, couchée près de lui, où il m'étouffe en m'écrasant de son poids. Non ! je ne l'accuse pas... .. Mais enfin combien de fois va falloir vous le dire !! Bon Dieu concentrez-vous !.. Pas Dieu!.. Vous que diable... J'ai besoin de vous... C'est difficile aussi pour moi. Votre désinvolture m'épate. Bon, bon, O.K. ! Très bien ! C'est bon ! Vous avez raison ! Je me tais, j'abdique ! J'avoue tout. Mais maintenant que vous m'avez amenée jusque-là, je vous le demande, ne me lâchez pas. Alors, on y va...

Journal 1986

Harcèlements de toutes sortes et mauvaise humeur pendant notre voyage à la mer où même le vent et la force des vagues n'arrivent pas à désencombrer ton esprit.

On a quand même quelques pauses pendant lesquelles je cherche à lire dans le paysage.

Repos sur le sable - il fait frais mais ton corps est

brûlant - tu dis que tu n'es pas encore libéré des impatiences de ton corps.

Les cailloux - serrés en face de la mer - notre étrangeté - les oiseaux - les coquillages - le lait, tu bois plusieurs packs de lait.

"Ce que tu peux être mignonne", tu me dis subitement, en me regardant collectionner des cailloux sur la plage, après que tu m'aies fait toutes sortes de reproches toute la matinée.

Nuit - Tu essaies de t'endormir mais je sens que tu n'y arrives pas - Tu veux faire l'amour immédiatement - je ne veux pas - Tu m'obliges - sans me violenter beaucoup car je ne veux plus me battre - Tu le fais comme un violeur repent à l'avance, en essayant de ne pas me faire trop mal, sans haine et aveuglement, dans une souffrance visiblement tellement plus grande que la mienne que les larmes me sortent d'un coup par les yeux, plus à cause d'une pitié qui me terrifie qu'à cause de mon corps violenté.

Miss Griff - Conférence sur la sexologie

Plus tard - étranges propos sur les hommes.

"Tu ne peux pas savoir ce qu'un homme peut être déconcerté devant un corps de femme", il me dit. "Ce que c'est dur d'être un homme". Tu me dis que les hommes veulent se transformer en femme.

Journal

Il s'agit bien d'écrire, même prise en plein dans le filet. Il n'est plus question d'avoir un peu desserré les mailles, il n'est plus question d'attendre d'avoir trouvé la distance mais il s'agit d'écrire pour fabriquer de toute force ces quelques millimètres de distanciation. C'est-à-dire prise dans la chose, d'être en capacité de dédoublement total, de représentation simultanée.

Par conséquent, je ne vais plus jamais complètement exister, je ne serai plus là tout à fait, mais pas comme auparavant où j'hésitais toujours à y être et donc ne me trouvais sincèrement nulle part. Non, maintenant il s'agit d'être tout à fait dédoublée, complètement présente et complètement absente.

Vraisemblablement sur les deux rives à la fois. Il s'agit d'une urgence. J'ai peur de ne pas y arriver.

J'ai fait ce rêve étrange : j'arrivais au pied de mon immeuble et avisais la porte de ma maison, épuisée, exactement comme je le suis d'ordinaire le plus souvent (je ne sais plus depuis combien d'années) et hâtive de rentrer chez moi où j'allais enfin DORMIR. Déjà toute imprégnée de la lourdeur d'un sommeil auquel j'étais en train de résister - au moins pour me donner le temps d'arriver chez moi - c'est-à-dire pas tout à fait vivante (ni tout à fait rêvante), je trouvais devant moi une lourde porte de bois style début de siècle, bien différente de la mienne qui est en verre. Je ne sais pourquoi mais avec cette porte devant moi qui n'était pas la mienne, je pressentais quelque mauvais rêve à venir. Les choses allaient se gâter si je rentrais là-dedans. Cependant j'avais sommeil et le droit de m'y livrer se trouvait au-delà du pas de cette porte en même temps qu'un éventuel cauchemar. Je décidais de déployer toute ma force à sortir du rêve ainsi que de cette somnolence qui me maintenait dans le désir de pousser cette porte, et ma volonté pour ce faire s'acharnait curieusement à tenter de voir, à la place de cette porte en bois, l'autre, c'est-à-dire la mienne, faite de deux vitres encadrées de plastique jaune. Pour revenir coûte que coûte à la réalité, je m'obstinais donc furieusement à retrouver la juste vision des choses avec l'énergie et la difficulté que j'ai souvent à sortir d'un rêve. Mais là, au lieu de viser la sortie, je persistais à essayer de voir cette autre porte, la vraie, pour pouvoir la pousser. Elle ne m'apparaissait évidemment qu'imprécise, entraînée que j'étais vers cette torpeur que j'avais manifestement contre moi. Je ne réalisais pas une seconde que cette autre vision de l'entrée juste de ma maison n'allait en aucune façon me faire quitter mon rêve ni me faire quitter ma somnolence qui, déguisée dans ce conflit de portes, finalement me gagnait. Je cherchais à voir, cherchais à voir, entrevoyais puis retombais sur la porte de bois, m'énervais, décidais de céder finalement au sommeil, c'est-à-dire de me moquer de la suite de ce mauvais rêve, essayais de nouveau puis, à force de tiraillements entre la porte de bois et celle de verre, c'est-à-dire entre sommeil et sommeil, je finis par me réveiller vraiment. Ma tête était de plomb. En une seconde je réalisais l'erreur absurde que j'avais commise. Je m'étais fait prendre au piège du rêve. Cherchant à voir un autre lieu, je n'avais pas bougé de place. Ainsi faisant je ne quittais ni mon cauchemar ni ne bénéficiais de la bienheureuse somnolence. J'ai ressombé dans l'instant qui a suivi.

C'est comme écrire prise en plein dans le filet. La difficulté va être exactement la même.

Journal Berlinois - 1980

Je ne sais pas si j'ai bien fait de m'immiscer dans cet ETAT. J'en étais à les regarder vivre par delà la frontière. J'en suis au point où, vivant parmi eux et n'y entendant pourtant qu'une rumeur, je m'applique doublement à écouter et à agir bien - ou conformément à leurs lois - et curieusement les respecte à la fin mieux qu'eux-mêmes qui les possèdent bien et ont de ce fait grande facilité à les rompre. J'en arrive ainsi à être toujours en reste, avec la peine de vivre et celle d'avoir vécu en un lieu d'où ils ont brusquement décidé de partir. Alors je fais le chemin à rebours afin de comprendre l'erreur que j'ai commise et repars aussitôt, souvent même avant de l'avoir trouvée, car le temps presse.

(Repris dans Miss Griff - Conférence)

Miss Griff - Conférence

Mais j'ai une résistance démoniaque à la folie !

J'ai comme une sorte de distance : l'autre soir, je pensais à cela, dans le métro, en rentrant chez moi. Mais je sors, je prend l'avenue Friedrich, juste avant la nuit vous savez, et je pense toujours, sans me rendre compte que je pense, vous savez, en marchant...

Mais quand j'ai abouti dans la Marienstrasse, il m'a semblé que je me réveillais d'un long évanouissement ; et je réalisais alors, avec effroi, que tout ce qui jusqu'ici - et jusqu'à ce moment précis - avait habité mon esprit et mon existence - y compris TOI - au fond, n'était qu'un rêve, et que je m'éveillais dans cette rue vide dont je savais aussi qu'elle était pareille à toutes les autres de cette cité, déserte et froide, et quand cette nouvelle réalité m'apparaissait invraisemblable au regard du combat que je livrais encore un instant plus tôt, il me fallait me rendre à l'évidence qu'il ne restait plus que cela, qui était en effet l'endroit d'où j'étais partie - mais comme oublié au cours d'un profond coma - et rien d'autre après elle que cet ETAT immobile, en léthargie pour l'éternité, que tout le reste - y compris TOI - comparé à la course des étoiles dans l'univers, au fond, n'était qu'un rêve ?...

Journal 1996

Quand mes parents seront morts, une racine, une feuille, une pierre vaudront ce que vaudra pour moi, en terme de certitude, la vue de n'importe quel regard humain.

Miss Griff - Conférence

De toute façon, la lumière ne viendra plus que des choses muettes ! Celles qui sont sans vouloir être, ni se faire voir, quelques-unes des bêtes, la nature, et quelques objets.

Journal 1996

Il ne s'agit plus de me sauver moi-même mais de sauver mon âme, c'est-à-dire la partie de moi diluée dans les choses, ce qui revient à dire les choses elles-mêmes.

Cela se traduirait par : préserver mon regard sur certaines choses et non pas une opinion sur quoi que ce soit.

Il s'agit d'un regard de peintre. Par exemple, peindre ou écrire sans aucune visée de montrer ce que j'aurais peint ou écrit pourrait être bénéfique à cette entreprise de sauvetage.

C'est la première fois que je comprends vraiment cela : qu'il peut y avoir une nécessité à peindre ou écrire sans aucune volonté (même inconsciente) d'affirmer à qui que ce soit - ni à moi-même - que j'ai écrit ou peint, sans aucun bénéfice pour moi-même, sans aucun désir de reconnaissance donc mais aussi - et c'est cela qui est vraiment nouveau - sans aucune volonté de partage avec le regard d'un autre. Juste pour sauver l'âme des choses par l'intermédiaire de la

mienne qui ne serait, au fond, qu'un véhicule. Ce qui se passe alors entre moi et les choses ne m'appartient pas. Le moi n'a aucune espèce de valeur quelconque. C'est la première fois que je saisis vraiment cela. Que mon âme n'est pas en moi, mais dans les choses, que mon moi n'a donc à se préoccuper que de préserver un regard sur ces choses qui, à force de n'être plus vues, disparaîtront.

C'est la première fois que je saisis vraiment cela. Je me demande si je ne suis pas en train de m'absenter. Car ce sentiment-là, bien que je le sache proche d'une juste vérité, va rendre très certainement impossible la survie de ce qui m'entoure. Je ne vois rien dans mon entourage qui n'ait pas demandé au moi de se faire reconnaître ou se démarquer. Ce que j'ai fait jusqu'à présent scrupuleusement - même si c'est sans aucun succès - et aux dépens de mon âme. Je la vois me quitter comme j'ai vu me quitter mon enfance, et avec elle un certain nombre de jardins, et avec eux les arbres de ma rue, et après eux les oiseaux. Elle me quitte comme se réduit tout espace de silence que l'homme écrase de son existence acharnée.

Miss Griff - Conférence

Je n'ai pas eu le temps de faire quelque chose de moi que je m'aperçois que ce quelque chose, quel qu'il soit, ne vaut rien !

C'est ce qui s'appelle mettre la charrue avant les boeufs. Je vois toujours trop loin.
Plus tard on dira de moi : "Partie de rien, elle atteignit la misère".

Miss Griff - Conférence

Le problème, c'est qu'avant d'être moi-même, mon âme était bien dans les choses, mais maintenant que j'en suis passée par là, je veux dire par moi, il me faut la récupérer en partant de là. Impossible de revenir en arrière, il m'en faut passer par moi.
Cette scène... pardon cette vie, est un piège à cons.

Miss Griff - Conférence

Si seulement j'avais pu vous garder là, sans rien dire ... Plus tard, nous savons qu'il vous faudra revenir à la vie, et moi j'en mourrai. Etoile filante. Plus tard, vous allez replonger dans ce gouffre de l'urgence. Ici, nous avons un instant d'éternité. Quel courage vous avez, dites-donc, quelle tenacité !... J'aurais bien voulu vous aider.

C'est comme LUI, là, l'autre qui me dit : "Ceci dit, la vie est quand-même belle, enfin relativement..." Et qui peut donc l'aider ? Et si les personnes venaient à la vie comme les personnages, un instant faits de plusieurs consciences assemblées et projetées sous les regards ?... Juste le temps d'une brillance. Souvenez-vous en pour la suite. Etoiles filantes. Et bientôt poussière... d'étoiles.

Dépêchez-vous de briller.

Ce qu'ils appellent la santé mentale - on parle aussi d'hygiène mentale - pourrait bien être une affaire de survie - de l'âme.